

La « révolution de mai 68 » était-elle un mouvement spontané que vous n'avez pas vu venir, ou bien le fruit de la stratégie d'affrontements initiée par l'extrême gauche dans les années 60 ?

Le mouvement de mai 68 est un mouvement absolument spontané et international, qui déferle sur une quinzaine d'années. D'ailleurs, les anglo-saxons parlent des « sixties », pas de 1968. Et c'est un mouvement de radicalisation massive de la jeunesse, radicalisation qui *se manifeste* d'abord *dans* le champ culturel, sociétal. En France, cela commence par une révolution capillaire, vestimentaire, musicale, chorégraphique, sexuelle, et d'adhésion à une contre-culture. Mais cette radicalisation n'en reste pas à ce niveau, et gagne la sphère politique. La nouvelle génération veut s'affirmer politiquement contre la génération des pères. Qu'est-ce qu'elle trouve sur le marché, comme grand récit, comme filiation, comme idéologie radicale, qui lui permet de se différencier de la génération des pères, notamment des pères de gauche socio-démocrates et communistes ? : les propositions des groupes d'extrême gauche. Elle choisit ces groupes-là parce qu'on vit une période de révolution. Chris Marker disait : « Le fond de l'air est rouge ». Et l'on vivait ce que d'autres cinéastes ont appelé « l'heure de brasiers » : dans des dizaines de pays des cinq continents, les peuples colonisés s'étaient dressés, les armes à la main, contre les puissances *imperiales*. Nous, en France, on a eu l'Indochine, puis l'Algérie. La jeunesse se radicalise politiquement à gauche, et même à l'extrême gauche.

Sur le marché des idées, à l'époque, il n'y avait que l'extrême gauche ?

Ma génération ne pouvait pas être communiste moscoutaire : on nous avait révélé les crimes de Staline. On était donc anti-stalinien, et anti-impérialiste occidental, puisque nos grandes puissances se livraient à des guerres atroces, par exemple au Vietnam. On ne pouvait être ni pro-américain, ni social-démocrate, puisque la SFIO avait fait la guerre d'Algérie. Les trotskistes ont cherché à aller vers le marxisme des origines, le marxisme

révolutionnaire, et les maoïstes vers un autre modèle, la révolution chinoise fantasmée, idéalisée. La génération des baby boomers s'engageait à gauche, elle était vraiment *left oriented*.

Votre mai 68 tel que vous le décrivez est assez joyeux, léger. N'y a-t-il pas eu, à un moment, la tentation de basculer dans le terrorisme ?

C'était un mouvement international, et dans *plusieurs* pays, la fête juvénile a basculé dans les années de plomb : l'Italie, l'Allemagne, le Japon et même les Etats-Unis. Toute une frange du mouvement a *sombré* dans la lutte armée. Cela ne s'est pas produit en France...

Pour quelles raisons ?

D'abord, le gouvernement a géré avec beaucoup d'intelligence politique et de doigté ce soulèvement de la jeunesse. L'objectif, c'était éviter l'irréparable : pas de mort. Il y a eu une opposition entre Pompidou et ses principaux ministres d'une part, et le général De Gaulle d'autre part, qui était prêt à faire tirer, pour dire non, pas de morts, car cela ferait basculer dans une autre situation, et là sans doute on aurait eu du terrorisme. Le préfet Grimaud a été absolument admirable de bout en bout. Et les principaux ministres avaient cela comme objectif, et pas seulement parce qu'ils avaient leurs enfants dans la rue, du côté des manifestants.

Par ailleurs, assez rapidement, est apparue une alternative. Ce que l'on n'avait pas obtenu par *les manifestations violentes* et par la grève générale, l'union de la gauche nous proposait de l'obtenir par la réforme, par le vote. De très nombreux soixante-huitards ont basculé dans ces organisations, qu'il s'agisse des partis, notamment le PS de Mitterrand, ou des syndicats et des associations.

Les Blacks blocs qu'on a vu se déchaîner le 1^{er} mai dans Paris sont-ils les héritiers de ces organisations révolutionnaires ?

En aucune manière. Les Blacks blocs n'ont pas de projet politique. Nous, on avait recours à la violence, d'ailleurs retenue, mesurée, et qui ne s'en prenait pas aux commerces, aux particuliers. Il y a eu des manifestations énormes pendant six semaines, il n'y a pas eu une pomme de volée aux étals. Parce qu'il y avait une volonté de gagner la bataille de l'opinion. Pour nous, il était vital d'avoir l'opinion avec nous, et on l'a eue pendant quinze jours, et même davantage. Ce qui était décisif pour nous, c'est que la classe ouvrière, qui était à son apogée, entre dans la danse. Notre mouvement était très politique, nous étions porteurs d'une alternative à la société, et nous avons un usage politique de la violence. Comme disait le président Mao, « le parti commande au fusil »... Les Blacks blocs, ce sont des jeunes qui sont fascinés par la violence, et qui exercent la violence pour la violence. Ils n'ont aucun projet alternatif, ils n'ont d'ailleurs aucune revendication. Ils sont là pour casser, pour détruire, pour se défouler, c'est un groupe nihiliste. Ils sont purement destructeurs, et ce faisant, ils sont destructeurs de la démocratie. Ce que j'ai appris du mouvement soixante-huitard, c'est que nos démocraties développées ne se changent pas par la violence. Elles se changent par la conviction, par la loi, par les élections, par le gain de majorités, et d'ailleurs, même un homme comme Jean-Luc Mélenchon est absolument sur cette ligne.

Ces dernières semaines, on a vu dans les universités renaître le fantasme d'un nouveau mai 68 chez certains étudiants. Un remake est-il possible ?

Absolument pas. La période a changé radicalement. A l'époque, le fond de l'air était rouge. Aujourd'hui, le fond de l'air est brun : la menace vient du populisme xénophobe d'extrême droite. Le soulèvement de la jeunesse en mai 68 a eu l'ampleur qu'il a eue pour trois raisons : la première est sociétale. Il y avait une contradiction virulente entre le développement économique, technologique de notre société, l'urbanisation, l'industrialisation etc, et le caractère des mœurs et des rapports de pouvoir. Les pouvoirs, dans toutes les instances, étaient hyper-autoritaires. On

était resté, sur la question des rapports d'autorité comme sur la question des mœurs, au XIXe siècle, très profondément marqué par la France catholique et rurale. La jeunesse vivait très mal cette contradiction, et l'a fait sauter.

La deuxième raison, c'est qu'on vivait dans ce contexte de montée de la révolution partout. Nous avons l'exemple de puissances impérialistes butées, qui refusaient toute forme de compromis légitime avec les peuples colonisés qui aspiraient à leur indépendance. *Ma génération est venue à la politique par révolte contre les guerres coloniales.* La troisième cause, c'est la crise universitaire. Aujourd'hui, il y a 30 000 étudiants de plus chaque année. Entre 62 et 68, les effectifs étudiants ont été multipliés par trois. C'était un bouleversement terrible, pas seulement en termes matériels, mais en termes de méthodes et de contenu de l'enseignement, car le public avait changé.

Rien de tout cela n'existe aujourd'hui. Donc je ne crois pas une seconde que cela peut se reproduire en ce mois de mai. D'ailleurs, les occupations de fac, comme les mouvements violents de rue, ne recueillent pas du tout la sympathie, non seulement de l'opinion, mais même de l'opinion ouvrière. Au contraire, ils entraînent la plus formidable réprobation. Ces mouvements sont ultra-minoritaires, et sont condamnés à le rester, car leur violence est nihiliste, et *nullement porteuse d'une alternative politique.*

Est-ce que vous pourriez dire, comme Benjamin Stora, un autre ancien soixante-huitard : « Heureusement que nous, à l'extrême gauche, n'avons pas pris le pouvoir après mai 68 » ?

Je peux évidemment le dire, mais on savait très bien qu'on ne pouvait pas le prendre. C'est d'ailleurs pourquoi mon premier livre, avec Daniel Bensaïd, s'appelait : Mai 68, une répétition générale. Ce qu'on pouvait espérer de plus, en 68, c'est l'arrivée d'un gouvernement d'union de la gauche, Mitterrand-Mendès, poussé par le soulèvement de la jeunesse et issu de la grève générale, qui lui aurait donné une autre connotation sur le plan programmatique.

Donc finalement, mai 68 était la répétition générale du 10 mai 81 ?

Oui ! On peut dire que les groupuscules gauchistes voulaient faire une révolution socialiste authentique et qu'en réalité, ils ont frayé la voie à la social démocratie. L'effet différé du mouvement de mai 68, c'est d'abord l'union de la gauche, *conclue* dès 1972, et la victoire de la gauche unie en 1981.